

Bibliothèque universelle et Revue suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215526>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Fred va s'asseoir. Il prend la plume d'oie et cherche une attitude.

— Monsieur veut-il bien s'approcher un peu de la table... Là, ça va bien.

— Tu es superbe, mon cher; on dirait feu Emile de Girardin. Il ne manque que la mère.

Le photographe arrange le bras de Fred; il lui redresse un peu la tête; il abaisse un peu l'épaule. Puis il s'éloigne de quelques pas pour mieux juger de l'effet.

— Ça ne va pas mal. Regardez dans cette direction, monsieur... Oh! ne tournez pas autant la tête... Oui, comme ça... Effacez un peu l'épaule gauche... Avancez légèrement la main droite... Là, ça va très bien, ne bougez plus.

Tandis que Fred, pareil à une statue, n'ose bouger une ride, le photographe, au moyen d'une grande perche, tire un rideau, en repousse un autre; il règle l'éclairage. Puis il disparaît sous le grand drap noir, derrière l'appareil, qu'il règle de même. Lorsqu'il ressort de dessous le drap noir :

— Cette fois, monsieur, c'est tout à fait bien, restez immobile, je vous prie. Je vais chercher la plaque sensible.

Le photographe revient avec la plaque, qu'il place dans l'appareil. Puis, tenant la poire de caoutchouc qu'il va presser pour déclencher l'obturateur de l'objectif :

— Maintenant, je vais commencer. Ne bougez pas, monsieur; prenez votre air naturel. Un peu souriant, n'est-ce pas!... C'est fait!

Fred pousse un gros soupir de soulagement et va se lever.

— Non, monsieur, je vous prie, restez encore. Je veux prendre une seconde pose, au cas que la première n'ait pas tout à fait réussi. Vous pourriez peut-être vous placer un peu plus de face... Là, comme ça... c'est très bien.

Le photographe tire encore un rideau, en repousse un autre et l'on recommence l'opération.

— Eh! bien, monsieur, cette fois c'est tout. Je vous remercie. Voulez-vous seulement attendre quelques minutes encore, le temps de voir si les plaques ont réussi.

Le photographe disparaît dans le cabinet noir.

— Ah! ben, mon cher, je suis content que ce soit fait; mais je n'y reviendrai pas, je te le promets bien. Ouf! quelle corvée; j'ai les nerfs de la nuque ankylosés.

— C'est rien, ça passera. Mais sais-tu que tu avais tout à fait l'air de quelqu'un.

— C'est vrai?... Tant mieux, puisqu'il a fallu y passer.

Le photographe rentre souriant et en se frottant les mains.

— J'ai le plaisir de vous dire que c'est réussi. Vous êtes vraiment très bien, monsieur. Je crois que c'est un portrait qui vous fera plaisir et à votre famille, à vos amis aussi. Tous voudront l'avoir. Monsieur aura l'obligeance de repasser dans cinq jours, pour voir l'épreuve.

— A présent, mon vieux Fred, il nous faut aller partager trois décis, sur la peur. Qu'en dis-tu?

J. M.

CE QUE DISENT LES ÉCOLIERS

LES examens primaires viennent de se terminer. Comme chaque année, les compositions renferment des choses savoureuses, dont voici quelques échantillons.

Sujet : « Le gendarme ». — Dans la ville d'Yverdon ils ont un complet expret pour ça, comme partout. Le gendarme met le même habit la semaine et le dimanche. A chaque jambe du pantalon se trouve un galon. Dans la gendarmerie, on met des hommes qui font du mal ou qui se conduisent pas bien. — Le gendarme n'a pas de métier régulier, car lorsqu'il arrive à son travail, il ne sait pas ce qu'il devra faire de sa journée. — Mon oncle qui est gendarme est recouvert d'un habit bleu... — A son côté il porte une épée vêtue d'un fourreau toujours brillant. — Le gendarme est sévère, on peut le remarquer sur sa figure. — Le gendarme va quelquefois dans les cafés, les restaurants pour voir s'il y a des ivrognes; mais parfois ils leur arrive à

eux aussi de boire plus qu'il ne faut, mais il ne se montre pas.

Sujet : « Lettre à une amie pour l'engager à éviter les dépenses inutiles. » — Quant tu as des centimes rouges garde tous ça parce que un centime si on les économise devient un petit ruisseau, à tu compris.

Sujet : « L'atelier du menuisier. » — Pendant la guerre, il fabriquait des maisons françaises; dans son atelier, il n'y avait plus que cela.

Sujet : « La fête des soldats. » — Le 31 décembre 1914, je suis allée voir mon papa à Villars-les-Moines; nous avons pris chambre chez le baron de Béquenried. Le soir, tous les soldats, depuis le platoon jusqu'au colonel, n'ont pu observer la consigne. — L'après-midi se passa joyeusement; à quatre ils parcourent encore la ville au son de la musique.

(Le Peuple.)

La livraison d'avril 1920 de la **Bibliothèque universelle et Revue suisse** contient les articles suivants : Un centenaire. Le Genevois J.-P. Vieusseux et l'unité italienne (1779-1863) (Arnaldo Arzani); Les « prepsi » de Gênes (Henry Aubert); Les candidatures de Benjamin Constant (G. Rudler); Cet imbécile de Claude! Roman (Cinquième partie) (C. Vallon); Une tempête. Nouvelle (H. Laman Trip de Beaufort); La destruction des monuments sur le front occidental (D. Baud-Bovy); Simulation de blessures et de maladies (Henry de Varigny); En campagne contre les bolchéviks, par un Neuchâtelois (Sixième partie) (Ph. Jeanneret); Poésies (Pierre Crépieux); Chroniques polonaise (L. Glabisz), allemande (A. Guillard), suisse romande (Maurice Milloud), scientifique (H. de Varigny), politique (Ed. Rossier); Revue des livres.

La « Bibliothèque Universelle » paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.



L'ÉCOLE DE MON VILLAGE

ELLE n'est plus, cette vieille maison d'école ou plutôt, elle a été désaffectée — pour employer un terme officiel, autant qu'inélegant. Aujourd'hui de braves vigneron l'habitent, mais l'apparence extérieure n'a guère changé depuis le temps où j'usais des fonds de culottes sur des bancs passablement vermoulus. J'aime à revoir cette vieille maison. J'aime surtout à la revoir au printemps parce qu'alors elle me rappelle l'époque joyeuse de mon enfance et de toutes les enfances, l'époque où après le repos forcé de l'hiver on reprend les parties de grands jeux, le long des chemins, dans les prés, sous bois, partout où chante un ruisseau, où fleurit une violette, où gazouille un oisillon.

Le ciel d'avril plane sur la campagne. L'air tremble un peu et les petits bourgeons de la forêt ont leur bonne odeur de sève qui s'écoule. Ce sont de pauvres petits bourgeons, mais tout conscients de leur importance; et c'est plaisir à les voir, éclatant sans bruit, pressant leur écorce luisante et poussant avec obstination une toute petite feuille verte, timide et fripée, qu'il faut aider à se déplier, se repasser, s'étaler au grand jour. Ah! combien nous aimons ces petits bourgeons du printemps. Il y en avait de toutes les grosseurs et de toutes les formes sur le chemin de notre école: ceux des noisetiers se cachaient sous des houpettes jaunes; ceux des châtaigniers ressemblaient à des cocons vernis; ceux des chênes étaient durs et sévères; ceux des merisiers presque rouges et ceux des pommiers sauvages — des blessons — légèrement bronzés.

Et ce chemin des écoliers, quelles délices! malaisé, boueux en hiver, caillouteux en été, rocaillieux même, car, par places, de larges dalles de calcaire émergent du sol et offrent une surface glissante aux souliers trop ferrés et aux bois de socques instables, il nous paraissait, malgré cela, des plus précieux. C'est que les noisettes et les « meurons » n'y manquaient pas et que nous picotions,

en passant, comme des moineaux sur un champ de blé mûr. Et puis, il y avait — il y a encore — quelques grands pommiers, dont les fruits, parfois, tombaient sur le chemin, et il y avait les noix, il y avait un arbre à « blessons ». Bref un vrai chemin du bon Dieu. Jamais avenue scolaire ne fut mieux choisie pour la joie des culottes courtes et des jupes à mi-jambe.

La maison d'école n'était pas moins pittoresque, mais des plus simples: au rez-de-chaussée, l'unique salle d'enseignement; au premier étage, l'appartement du régent. C'était tout. Mais avec une façade tapissée de vignes, dont les grappes, au beau soleil d'août se doraienent et, même, se bronzaient superbement; un jardin fleuri de lys, de roses, de dahlias, en bordures, comme pour parfumer les choux, les poireaux et les carottes. Un poulailler; une petite fontaine simplette, simplette; une remise pour la pompe à feu... C'était des plus modestes, assurément, mais si gai, si avenant, si propre. Et quels bons rires, pendant les « sorties » — c'est ainsi que nous appelions les dix minutes de récréations après deux heures d'étude — quelles extraordinaires parties de saute-mouton, de cheval fondu, de barre!...

T'en souviens-tu, Oguey? T'en souviens-tu, Pouly? On jouait à la cache. Et il y avait, je vous assure, une belle collection d'endroits où nous terrer. Ces endroits n'ont guère été changés dès lors. Ils sont devenus traditionnels et les grands gosses en montrent le chemin aux petits, comme ils leur ont appris les *empros*. Vous ne les avez pas oubliés non plus, Oguey, Pouly, Cornioley et les autres. C'était, d'abord, le plus connu et le plus court.

La patte a,
La ratte a,
Flûte.

Et sur ce mot, le camarade désigné était « sauve ». Ou bien :

Enig, benig, top, trai
Trif, traf, kumm mehr.
Ag de brod, zingenan,
Tnie, pfanne, douss, house!

Mots étranges auxquels les savants ont cherché une signification, dont nous nous inquiétons, d'ailleurs, fort peu. Ou encore :

Une poule sur un mur,
Qui picotait du pain dur,
Picotin, picota
Lèv'la piaute et saute en bas.

On disait aussi :

Une pomme, saint Nicola
Cinq baguettes soufflérina
Guerre! Guerre!
Monte la garde;
Un bon soufflet
Pour qui?
Pour toi?

Et d'autres, et d'autres, dont le rythme et les mots imprévus chantent à mon oreille tandis que j'écris ces lignes, mais qui vous ennuieraient certainement. Il faut savoir se borner. Nous ne le savions guère. Les gosses ne le savent pas mieux aujourd'hui. Je suis allé, il y a un peu de jours, faire visite à mon village et j'ai vu courir les gamins, frimousse éveillée, bec ouvert, jambes de ci, jambes de là, criant, jodlant, à qui mieux mieux, à qui plus fort. Ah! s'en donnaient-ils devant le nouveau collègue. Mais il m'a semblé que cela ne valait pas nos huchées de jadis, autour de la vieille maison, sous l'œil du régent, toujours prêt à mettre le holà quand le tapage devenait excessif ou que le jeu menaçait de prendre une tournure belliqueuse, et souvent dangereuse pour la clôture du jardin et les choux, carottes, poireaux, entourés de plate-bandes fleuries.

G. Héritier.

Le verbe roi. — Le professeur à l'élève :
— Dites-nous ce que vous savez sur les verbes ?
Celui-ci, après un moment d'hésitation :
— M'sieu, les verbes... c'est tout le contraire des rois.
— Comment cela ?
— Sans doute, puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.